

Pascal Maitre

*Seulement
humains*

**exposition photographique
du 7 juillet au 11 octobre 2018**
exposition ouverte tous les jours, de 10h à 19h



© Pascal Maitre / Cosmos

Niger, 2007. Camion de migrants dans le désert du Ténéré. Des milliers de voyageurs clandestins, partis en majorité du Nigeria, du Ghana et du Mali, traversent ce redoutable désert pour aller chercher du travail en Libye et dans les pays de l'Union européenne.

ÉDITO

PASCAL MAITRE *SEULEMENT HUMAINS*

Son père était un forgeron berrichon, son oncle un soldat américain. Le premier lui a donné le goût du travail bien fait, le second lui a offert un Rolleiflex 4x4. Au club photo du lycée, c'est le « déclic ». En 1977, alors qu'il étudie pour devenir psychologue au service du monde ouvrier, il fait sa première exposition à Châteauroux sur les « manouches » du coin. Paru deux ans plus tôt, le livre de Josef Koudelka, *Gitans, la fin du voyage*, l'avait subjugué, se souvient-il encore. Il n'avoue que deux autres maîtres : Henri Cartier-Bresson, pour son « art de la composition et de l'instant décisif », et William Albert Allard, pour « son génie de la couleur ».

Quarante ans et des centaines de reportages plus tard, sans parler de nombreuses expositions et de plusieurs livres et prix, Pascal Maitre continue d'arpenter la planète sans relâche. Pour la première fois de sa vie, pour l'Arche du photojournalisme, il fait un point sur sa longue carrière : 150 photos regroupées par zone géographique, dix au total, dont six consacrées à l'Afrique, son continent d'adoption. Qu'y a-t-il derrière cette boulimie de voyages et d'images ? « Faut bien vivre, non ! » Oui, le photojournalisme est un métier en crise et il faut multiplier les « coups ». Que cherche-t-il vraiment ? Les rushs d'adrénaline ? Il a couvert plusieurs conflits dans sa jeunesse (l'invasion soviétique de l'Afghanistan, la guérilla colombienne...), et ses pas le portent encore souvent dans des « zones sensibles » (Somalie et Mali dernièrement). Mais il ne se considère pas comme un « reporter de guerre ». Le goût de l'aventure, alors ? Indéniablement, partir à la découverte, c'est dans ses gènes. Pas de romantisme de baroudeur pour autant. Simplement le sens du « terrain ». Le soir, dans le pire des endroits, il trouvera toujours une bouteille d'eau saumâtre pour se débarbouiller, puis il enfilerá une chemise bien repassée. C'est son rituel. Pascal a une femme et deux enfants.

Il faut l'avoir vu, le portable à l'oreille, faire réciter à son fils les tables de multiplication, les deux pieds dans la neige d'une campagne paumée de Carélie. « Je me sens avant tout comme un storyteller », dit-il. Il pourrait se la jouer artiste, sa maîtrise de la lumière et son « œil » sont uniques, il peut théoriser pendant des heures sur les différentes nuances de rouge. Mais Pascal Maitre est avant tout un pédagogue, un « montreur d'histoires ». Ses images « parlent ». Expliquent. Bousculent. Donnent. *L'Usage du monde*, de l'écrivain voyageur suisse Nicolas Bouvier, l'a beaucoup marqué.

Ce qu'il veut, ce qu'il prend, c'est du temps. Un truc pas vraiment « tendance ». Il aime la lenteur intense des romans de Joseph Conrad, son autre grande référence littéraire.

Des convois de barges rouillées écrasées par la puissance du fleuve Congo aux femmes en noir de l'Iran des mollahs, d'un portrait de mineur peul au visage sculpté par la poussière d'un or qu'il ne touchera jamais à la solitude d'un bleu désespéré d'un joueur de billard d'une ville abandonnée du Honduras, pour arracher la vérité d'un moment, pour lui faire cracher sa beauté, fût-elle celle du Mal, pour faire d'un fait de société un universel de la condition humaine, il faut savoir laisser filer les heures. Savoir se laisser surprendre par le réel. Savoir se dé-prendre. C'est un art. Et un engagement. Au rugby, Pascal jouait troisième ligne aile. « Un poste où tu es libre et où tu ne lâches rien. »

(Maîtrisez-vous !)

Pierre Delannoy,
journaliste

AFGHANISTAN, LE PAYS DE L'INSOLENCE

Je fais partie de cette génération de reporters qui au début de leur carrière ont accompagné clandestinement les moudjahidine qui luttèrent contre l'envahisseur russe. Comme la plupart, je fus imprégné à jamais par ce pays. Afin de couvrir ce conflit, habillés en Afghans, nous marchions la nuit dans les hautes montagnes de l'Hindou Kouch, de longues heures sans parler, pour effectuer les centaines de kilomètres qui nous séparaient des zones où les moudjahidine harcelaient la grande armée soviétique.

Cet effort physique, partager la vie de ces combattants, la géographie exceptionnelle de ce pays, la rudesse de cette vie paysanne, l'injustice et la cruauté subies par les femmes m'ont marqué à jamais.

J'y suis retourné des dizaines de fois. J'ai rencontré à différentes reprises le commandant Massoud, dont une fois pendant plusieurs semaines.

J'ai sans doute été l'un des derniers à avoir photographié les grands Bouddhas de Bamiyan lors d'un voyage invraisemblable. Et j'ai vu la triste arrivée des talibans dans Kaboul.

L'Afghanistan semble avoir subi toutes les douleurs que le monde a connues ces quarante dernières années. Deux dates restent tristement célèbres : le 27 décembre 1979, lorsque les Soviétiques ont envahi le pays, et le lendemain du 11 septembre 2001, lorsque les Américains décidèrent d'anéantir Ben Laden et les terroristes islamistes en déversant des tapis de bombes sur le pays.

La dernière fois que j'y suis allé, c'était en 2009 et j'ai eu du mal à reconnaître le fameux « Royaume de l'insolence ». J'ai vu ce peuple si fier courbé sous le poids des envahisseurs : les armées étrangères. Et ce pourquoi ? Aujourd'hui une grande partie de ces troupes sont parties, et le chaos et la violence sont encore plus forts.

VOYAGE EN SIBÉRIE

Durant l'hiver 2003-2004, j'ai passé quatre mois en Sibérie, de novembre à fin février, voyageant d'Ekaterinbourg à Vladivostok en passant par Norilsk, en voiture, en camion, en train, en avion et en bus.

C'était le plein hiver, la période où le thermomètre descend à moins 50°C. Sur les marchés, le lait est vendu en blocs glacés, il n'a même plus besoin d'emballage, et les poissons gelés sont plantés comme des piquets sur les étals.

Curieusement, la Sibérie m'a rappelé l'Afrique par bien des aspects. Les mêmes étendues, sans aucune limite, les mêmes fleuves géants, les mêmes croyances animistes, les températures extrêmes, la même philosophie de vie.

Lors de ce voyage, mon séjour à Norilsk m'a particulièrement marqué. Cette cité arctique construite au milieu de la toundra est la ville la plus septentrionale du monde. 170 000 personnes vivent là sous des températures extrêmes. L'hiver dure 9 mois, avec 280 jours de neige et 150 jours de blizzard.

C'est la ville du combinat de Norilsk Nickel, premier producteur mondial de nickel et de palladium. Mais c'est aussi la ville la plus polluée de la Fédération de Russie. Les rejets de métaux lourds et de dioxyde de soufre menacent gravement la santé des habitants.

La ville n'aime pas qu'on lui rappelle qu'elle a été construite à partir de 1935 grâce aux prisonniers du Goulag ; elle en a vu passer près de 500 000 en vingt ans.

ELN, LA DERNIÈRE GUÉRILLA COLOMBIENNE

En 1991, j'ai passé six semaines avec l'ELN (Armée de libération nationale), une guérilla inspirée par la théologie de la libération et le catholicisme social, fondée en 1964. Cette guérilla comptait alors 6 000 hommes, autant que les FARC avec lesquelles elle s'était associée dans la Coordination de la guérilla Simon Bolivar. Les *Elenos* se sont souvent attaqués aux ressources du pays, principalement le pétrole: plus de 600 attaques ont eu lieu contre ces installations.

L'ELN est aujourd'hui la dernière rébellion active en Colombie, avec 1 500 combattants et 7 000 miliciens (militants civils).

À cette époque, les médias parlaient peu des guérillas colombiennes. J'ai fait ce reportage pour le magazine *GEO* Allemagne, un reportage qui a été aussi un voyage improbable. Après avoir été hébergé une semaine dans une minuscule chambre d'hôtel à Medellín, puis avoir dû rester caché quelque temps dans le garage d'une maison, il m'a fallu marcher de nuit plusieurs jours avant de rejoindre un camp de l'ELN en pleine jungle, dans la région du Cauca.

J'ai partagé la vie de ces guérilleros, jeunes pour la plupart, venant de familles où un père ou un frère avaient été tués par des paramilitaires ou l'armée.

C'était une guérilla très pauvre, disposant de peu de moyens. La vie pour ces jeunes était très dure, en perpétuel mouvement dans le milieu hostile de la jungle, préparant régulièrement des attaques, sensibilisant les populations paysannes aux abus des propriétaires terriens et de leurs hommes de main. Nous marchions tout le temps. Informée de notre présence, l'armée a tendu différentes embuscades pour nous intercepter, en vain grâce aux éléments de l'ELN infiltrés au sein de l'armée et qui renseignaient les responsables de notre groupe.

Lorsque l'on doit quitter les personnes qui vous ont fait partager leur vie, leurs combats, leurs doutes, le moment du départ est toujours délicat et rempli d'émotion. Vous devez d'abord veiller à votre sécurité pour sortir de la clandestinité, mais surtout vous laissez ces personnes à leur dure réalité tandis que vous partez retrouver une vie normale. Longtemps après, le soir, je me suis demandé ce qu'ils étaient devenus, quelle avait été la suite de leur existence.

Le demi-siècle de conflit en Colombie a fait plus de 260 000 morts, plus de 60 000 disparus et plus de 7 millions de déplacés.

© Pascal Maitre / Cosmos

Colombie, 1991. Des combattants de l'ELN, guérilla guévariste et alliée à cette époque aux Farc, se sont noirci le corps afin de pouvoir se camoufler dans la jungle de la région du Cauca pour attaquer les militaires colombiens.



© Pascal Maitre / Cosmos

Afghanistan, 1998. Le commandant Massoud se repose après avoir mené une attaque pour reprendre la ville de Taloqan qui venait d'être occupée par les talibans suite à la rupture d'un cessez-le-feu.

CONGO-ZAÏRE, AU CŒUR D'UN GÉANT

Entre le Congo-Zaïre et moi, c'est une très longue histoire.

La première fois que j'y suis allé en 1980, en tant que photographe pour *Jeune Afrique*, je ne pouvais croire à l'immensité de ce pays. D'une région à l'autre, il fallait plus de deux heures de DC-10. C'était le Zaïre du président-maréchal Mobutu. En 1971, il avait décrété les « 3 Z » et rebaptisé la nation, le fleuve et la monnaie d'un seul et même nom : le Zaïre. Mobutu aimait entendre dire que l'Afrique est un revolver dont le Zaïre est la gâchette ! Il avait aussi fait un coup marketing extraordinaire en organisant à Kinshasa, en 1974, le combat du siècle entre Mohamed Ali et George Forman, « *The Rumble in the Jungle* ». Aujourd'hui encore, lorsque l'on parle de Kinshasa n'importe où dans le monde, les gens se souviennent de ce combat.

En 1985, lors de la préparation d'un livre sur le Zaïre, j'ai eu l'occasion de rencontrer Mobutu. Une première fois, il me reçut dans sa résidence de Kinshasa pour me parler de son pays. De sa voix grave et caverneuse, il me dit : « *Tu veux boire une bière trappiste ? Moi, le docteur ne veut pas, mais je suis quand même le président, alors je fais ce que je veux et je vais en boire une avec toi.* »

C'était le 25^e anniversaire de l'indépendance du Congo. À cette occasion, le roi des Belges, Baudouin, et la reine Fabiola étaient en visite officielle. J'ai été convié au dîner de gala qui se déroulait à Gbadolite, « le Versailles de la jungle ». Afin de m'y rendre, j'ai voyagé dans l'avion militaire de Mobutu. Une chose m'intriguait : sur la porte d'une des toilettes était écrit « Réservé au Président-Maréchal ». Cédant à la curiosité, j'ai ouvert la porte, et découvert que la lunette et le couvercle étaient en peau de léopard, l'animal fétiche de Mobutu !

Une autre fois, j'ai assisté à un sommet entre trois pays : le Zaïre, l'Angola et la Zambie. Leurs présidents respectifs, Mobutu, Dos Santos et Kaunda, signèrent des accords en promettant de ne plus soutenir les rebelles qui déstabilisaient leurs pays.

Six mois plus tard, j'atterrissais à Kinshasa sans visa. Les services secrets de Mobutu m'exfiltrèrent et me mirent directement dans un avion rempli d'armes qui allait voler clandestinement jusque dans le fief de Savimbi, le chef de l'UNITA en guerre contre le président angolais. Mobutu avait pourtant promis de ne plus soutenir Savimbi...

Au Congo-Zaïre, tout est possible, le meilleur comme le pire. J'ai été arrêté un nombre de fois incalculable, dont une parce qu'en tant que catholique je n'avais pas mon certificat de baptême !

Mais le Congo, c'est avant tout le Fleuve. Voyager sur le fleuve Congo, c'est se confronter à une légende. Pourtant, cent quarante ans après la traversée du continent d'est en ouest par Stanley, c'est surtout un voyage à travers l'Afrique contemporaine. Adossées à la grande forêt équatoriale, 29 millions de personnes vivent aujourd'hui sur les rives de ce fleuve et de ses affluents. Artère vitale du pays, il est l'unique voie de communication dans la région du bassin du Congo. Plongé au cœur de cet environnement, de cette nature indiciblement grande, l'être humain ne peut qu'éprouver sa propre insignifiance. Ces paysages qui défilent, faits de silence, de vide, de monotonie, d'éloignement, évoquent l'éternité, l'infini, la naissance du monde.

Enfin, malgré l'immense douleur qui hante ce pays depuis la venue des Belges au XIX^e siècle, la beauté et la créativité ne se sont jamais éteintes. J'ai eu la chance de passer du temps avec les immenses artistes de Kinshasa que sont les peintres Chéri Samba, Mika, Chéri Chérin, le sculpteur Freddy Tsimba, l'unique « architecte maquettique » Bodys Isek Kingelez, l'incroyable photographe et performeuse Julie Djikey. Les avoir vus créer, avec des moyens rudimentaires, au milieu d'une ville chaotique, a sans doute été la leçon de vie la plus importante que j'aie reçue. Ils m'ont appris la liberté absolue pour créer sans limite. Merci à eux !

QUAND L'AFRIQUE S'ÉCLAIRERA

*« L'Afrique ne peut continuer à éclairer
les autres continents grâce à ses
ressources en restant elle-même dans
l'obscurité. »*

Macky Sall,
président du Sénégal

Depuis plus de trente années que je travaille sur l'Afrique subsaharienne, il n'y a pas eu une journée où je n'aie pas constaté que le manque d'électricité était un problème important. Et il est quotidiennement un sujet de colère pour les Africains ! À maintes reprises, des villageois m'ont confié que dès 18 heures, ils ont « l'impression d'entrer dans une tombe ». Chacun de nous a pu voir un jour ou l'autre cette impressionnante image satellite composite, réalisée à partir d'une superposition de photographies prises de nuit et par temps clair, montrant l'émission nocturne de lumière à la surface de la terre. Celle-ci révèle qu'à côté d'un hémisphère nord globalement trop « éclairé », au point que l'on en vient à parler de pollution lumineuse, l'Afrique apparaît comme « éteinte », à l'exception de quelques rares îlots de lumière. Et pourtant ce continent dispose de ressources inépuisables – le soleil, le vent et l'eau – qui permettraient de produire de l'électricité à grande échelle. C'est l'un des paradoxes de l'Afrique.

Seuls 25 % des habitants d'Afrique subsaharienne ont accès à l'électricité, et cet approvisionnement est très irrégulier.

Ce chiffre chute à 7 % en zone rurale. Au total, 48 pays africains habités par 800 millions de personnes ont une production d'électricité équivalente à celle de l'Espagne, qui ne compte que 45 millions d'habitants.

Bien au-delà du confort et de la qualité de vie, on oublie l'effet domino que la pénurie d'électricité entraîne. Obstacle majeur à la croissance, elle freine l'industrialisation, provoque un chômage massif qui amplifie les tensions, l'insécurité et l'émigration vers l'Occident.

Et elle touche bien d'autres aspects de la vie des Africains. Le domaine de la santé, avec des cliniques et des hôpitaux qui ne peuvent fonctionner ni normalement ni régulièrement, les vaccins qui ne peuvent être conservés. L'accès à l'éducation, empêchant ceux qui le souhaitent d'étudier le soir. Les lampes à pétrole, qui fatiguent les yeux et dégagent des fumées toxiques, provoquent de nombreux accidents domestiques, des brûlures et des incendies. Une situation qui augmente aussi le sentiment d'insécurité dès lors que la nuit tombe.

IRAN, AU PAYS DES MARTYRS

Le 22 septembre 1980, afin de régler un conflit frontalier dans la région du Chatt el-Arab, Saddam Hussein attaque l'Iran. Mais, comme les États arabes du Golfe, le président irakien craint surtout une contagion de la révolution islamique iranienne qui a porté l'ayatollah Khomeyni au pouvoir. Cette guerre durera huit ans et fera près de 800 000 morts.

Pour l'Iran, le bilan sera très lourd sur le plan humain, matériel et économique.

Entrer en Iran en 1985 était très compliqué pour un reporter. Pourtant cette année-là, grâce aux excellents contacts du journaliste Patrice Barrat (disparu en février 2018), j'ai pu faire partie de l'équipe de l'agence Gamma qui a sillonné le pays durant quatre semaines.

Le pays entier ne vivait qu'autour et pour la guerre contre l'Irak. L'enrôlement de masse, y compris de très jeunes garçons, s'accompagnait d'une exaltation des martyrs.

La population ayant été fortement mise à contribution, toutes les familles iraniennes ont été touchées par cette guerre et comptent des parents morts, handicapés ou encore des jeunes qui ont perdu la raison et vivent en marge.

Le culte du martyr a toujours été très présent chez les chiites, mais durant cette période il était omniprésent dans tout le pays et le désir ardent de mourir en martyr a résonné dans une grande partie de l'espace public de l'Iran en guerre.

L'AFRIQUE DES GRANDS LACS, LA POUDRIÈRE MAGNIFIQUE

C'est un territoire de volcans, d'eau et de forêts, riche d'immenses ressources, mais un territoire marqué aussi par des décennies de conflits et par un génocide. Cinq millions de personnes y ont péri depuis 1994.

D'une beauté insolente, la région des mille collines saigne encore, une violence inouïe s'y est abattue. Dans l'Afrique des Grands Lacs, 300 000 femmes ont subi des viols à répétition. Les violences sexuelles y ont été massivement utilisées comme arme de guerre. La ville de Goma, en RDC, a été qualifiée de capitale mondiale du viol.

Si le Rwanda s'est relevé, son voisin congolais l'a payé au prix fort. Rwandais et Burundais y ont envoyé leurs réfugiés, leurs conflits, leurs différents groupes armés. Et ce afin d'en profiter pour y exploiter différents minerais, dont la cassitérite et la colombo-tantalite qui rentrent dans la composition de nos ordinateurs et de nos portables. Mais également pour y récupérer de nombreuses terres.

Depuis 1981, je suis allé à maintes reprises dans cette région, et ce qui m'a toujours frappé, c'est l'absence de vie et de joie, contrairement au reste de l'Afrique.

C'est un monde de silence.

SAHEL, UNE BOMBE À RETARDEMENT

Ligne de séparation entre les sables du Sahara et les forêts tropicales d'Afrique, le Sahel est un passage entre Arabes et Noirs, musulmans et chrétiens, pasteurs nomades et paysans sédentaires.

C'est dans cette région que vivent 125 millions d'êtres humains parmi les plus démunis et vulnérables de la planète, et il est estimé que dans quinze ans la population aura augmenté de 60 %. Ils survivent là d'une économie du rien. La vie y est si fragile que l'homme semble avancer en permanence sur le fil du rasoir.

La désertification ne cesse de progresser sous les effets conjugués du réchauffement climatique, du déboisement et de la démographie galopante. Les éleveurs doivent désormais parcourir des kilomètres dans le sable pour faire paître leurs troupeaux.

Les décennies à venir sont celles de tous les dangers. L'absence de l'État dans les zones rurales, le recul de l'agriculture, l'avancée du désert, l'infiltration des djihadistes au sein des populations, et les nombreux conflits actuels laissent craindre le pire.

J'ai travaillé sur trois pays : le Tchad, avec l'assèchement du lac et l'insécurité liée à Boko Haram ; le Niger, avec la ville d'Agadez devenue le carrefour des migrants africains, la jeunesse désœuvrée et le risque islamiste ; et enfin le Mali, dont le nord est la région la plus menacée de tout le Sahel.

À deux reprises, en 2002 et 2006, j'ai parcouru les 750 kilomètres qui séparent Tombouctou des mines de sel de Taoudeni. C'est la route qu'emprunte l'*Azalai*, la caravane du sel. Dans cet immense no man's land, je n'ai jamais vu aucune présence de l'autorité malienne, ni armée, ni police, ni douane, ni administration.

À mes yeux, les mines de sel de Taoudeni sont de loin le pire lieu de vie pour un être humain. Situé en plein cœur du Sahara, Taoudeni a longtemps été un baignoire politique d'où personne ne revenait jamais.

Dans cet enfer à ciel ouvert, les mains et les pieds rongés par le sel, des hommes arrachent des plaques de sel à la terre. Ils sont une centaine à vivre ici, seuls, sans famille, sous un soleil de plomb et des nuits glaciales, rongés par la dysenterie car il n'y a pas d'eau potable.

La plupart viennent travailler à la mine pour rembourser leurs dettes contractées auprès des commerçants de Tombouctou ; on y voit même des enfants se tuer à la tâche pour rembourser la dette de leur mère célibataire.

En 2006, c'était déjà une zone rouge où régnait l'Aqmi, les tee-shirts à l'effigie de Ben Laden apparaissaient. On connaît la suite...

MADAGASCAR, UN MONDE À PART

Madagascar est une île insolente de beauté et de pauvreté, de douceur et de violence, de couleur et de douleur. Issue d'un ancien continent nommé Gondwana, elle s'est séparée de l'Afrique il y a cent vingt millions d'années. Cet isolement précoce y a préservé de nombreuses espèces animales disparues ailleurs : plus de 90 espèces de lémuriers, 7 de baobabs sur 8 connues au monde, 147 de grenouilles, 70 de caméléons.

Mais aujourd'hui c'est ce même isolement qui a complètement figé le pays, posant une chape de plomb sur la grande île. Madagascar est le seul pays au monde qui s'appauvrit depuis soixante ans sans avoir connu la guerre. Le revenu par habitant est inférieur d'un tiers à celui de 1960, le smic est de 28 euros mensuels. Quelque 10 000 personnes de l'élite contrôlent l'économie du pays, et préfèrent ne pas la voir se développer plutôt que de faire entrer des acteurs extérieurs et prendre ainsi le risque de perdre une part du gâteau.

Je suis allé une trentaine de fois sur cette île, et chaque fois elle m'a subjugué par sa beauté, son incroyable géographie, sa lumière magique, la beauté des femmes. J'ai toujours pensé que si Gauguin vivait aujourd'hui, c'est à Madagascar qu'il irait peindre.

Mais en même temps j'ai été révolté de voir à quel point cette île était pillée, du bois de rose au saphir, de la vanille au nickel, de sa faune à sa flore. Et cela sans que la population en retire le moindre profit. Un chiffre revient toujours : 1 euro par jour, le salaire de la plupart des travailleurs.

L'autre élément majeur qui laisse la population dans une extrême pauvreté, c'est le culte des morts. Il engloutit une immense partie des revenus. En Occident, nous investissons en général notre argent pour avoir une vie meilleure sur terre. À Madagascar, c'est l'inverse, on investit tout pour les morts. On a coutume de dire que là-bas les vivants vivent pour les morts. On se tue au travail pour faire plaisir aux ancêtres lors de fêtes exceptionnelles, comme celle du retournement des morts sur les hauts plateaux.

Dans le sud du pays, chez les *Mahafaly*, j'ai assisté à une autre fête des morts. Là, on tue tout le troupeau de zébus du défunt afin de montrer aux ancêtres que cet homme est important, même si durant toute sa vie il a vécu dans une cabane en bois, préservant son troupeau pour son dernier voyage.

C'est lors de l'enterrement d'un vieux pêcheur Vezo, dans le village d'Anakao, que j'ai compris que pour les Malgaches, la mort était finalement plus forte que la vie. Une fois le corps du défunt mis en terre, on a recouvert son linceul de la voile d'une pirogue. Un homme s'est alors glissé sous la voile durant un moment. Plus tard, j'ai demandé à Régis, le maire du village, ce qu'avait fait cet homme. « *Il est allé circoncire le mort, car c'est maintenant seulement que sa vraie vie va commencer* », m'a répondu mon ami.

SOMALIE, ENTRE TRAGÉDIE ET ESPOIR

La première fois que je suis allé à Mogadiscio en 2002, en pleine guerre des *War Lords*, de jeunes adolescents rencontrés dans une école en ruine m'ont posé cette question : « *Pourquoi le monde entier nous a abandonnés ? Pourquoi plus personne ne vient dans notre pays ?* »

Il est vrai que très peu de médias s'y sont rendus durant ces quinze dernières années, et ce pour plusieurs raisons. Le danger bien sûr, mais surtout parce que ça coûte très cher d'y travailler. Il faut payer les escortes armées (sans lesquelles vous avez toutes les chances d'être enlevé, et aucune de rester en vie), les fixeurs, le logement sécurisé.

J'ai eu malgré tout la possibilité d'y retourner huit fois depuis, grâce aux journaux qui m'ont permis de le faire et soutenu dans ces voyages : *National Geographic US, GEO Allemagne, Le Figaro Magazine, Stern, Paris Match, L'Express.*

J'ai souvent pensé que rien ne pouvait arriver de pire à ce pays, pourtant le pire arrivait toujours. Une folie dévastatrice s'est emparée de la Somalie. Le summum a été atteint en 2011 lorsque, en plus de la guerre, une terrible famine s'est abattue sur le pays. Plus de 300 000 personnes sont mortes en trois mois, dont la moitié étaient des enfants de moins de cinq ans. Je n'oublierai jamais le regard d'Abdi Asis Husen Hassan vers son père, juste avant que la mort ne l'emporte.

Au cours de mes voyages, je m'y suis fait des amis, qui souvent n'étaient plus là à mon retour. Heureusement, mon ami Ajoos Sanaura, exceptionnel fixeur, a eu la très bonne idée de rester en vie. Rien de ce travail n'aurait été possible sans lui. Il m'a guidé, protégé, donné son amitié, fait aimer et comprendre son pays et, en dépit de tout, il m'a fait rire aux éclats.

Son intervention la plus lumineuse a eu lieu dans un camp de déplacés, alors que l'on ramenait un enfant décédé dans les bras de sa mère. Un homme dont la profession ne faisait aucun doute (kidnappeur), demanda ma nationalité à Ajoos. Mon ami lui répondit : « Roumain », en lui précisant que les Roumains étaient comme les bêtes crevées, personne ne les réclamait jamais. Ajoos m'expliqua ensuite que durant la grande opération humanitaire *Restore Hope*, en 1992, les militaires roumains étaient les plus pauvres de tous, ils n'avaient même pas de bonbons à donner aux enfants et c'était resté dans la mémoire collective.

Lors de mon dernier séjour, en mai 2017, l'espoir était revenu à Mogadiscio. Le premier mall venait d'ouvrir, les plages étaient bondées, les restaurants remplis. Il y avait un nouveau lieu de rendez-vous nocturne, le *Posh Treats*. Cet établissement ouvert par une femme de la diaspora dans un quartier chic abritait des bars à chicha, une boîte de nuit, des restaurants, un salon de massage.

Une semaine après notre passage, un kamikaze a lancé une voiture pleine d'explosifs contre cet établissement. D'autres islamistes y entrèrent peu après et tuèrent 18 personnes. Mais, de nouveau, le pire n'était pas encore arrivé : le 14 octobre 2017, un camion bourré d'explosifs a fait 512 morts.

Il faut espérer qu'il reste encore un peu d'espoir aux Somaliens.

© Pascal Maitre / Cosmos

Mogadiscio, Somalie, 2008. À l'intérieur du « Phare italien », très endommagé pendant la guerre commencée en 1991 et qui dure toujours.



© Pascal Maitre / Cosmos

Kinshasa, République démocratique du Congo, 2012. L'un des carrefours les plus animés de la capitale congolaise, ville tentaculaire et anarchique où vivent plus de 10 millions de Kinois.

PASCAL MAITRE est né en 1955, à Buzançais (Indre). Après des études de psychologie, il commence sa carrière de photojournaliste en 1979, dans le groupe *Jeune Afrique*. À partir de 1984, il rejoint le staff de l'agence Gamma. En 1989, il co-fonde l'agence Odyssey Images. Il est actuellement représenté par l'agence Cosmos.

Pascal Maitre a travaillé avec de prestigieuses publications internationales : *Geo*, *Paris Match*, *Le Figaro Magazine*, *L'Express*, *ELLE* en France, *Geo* et *Stern* en Allemagne, ou encore *National Geographic* aux États-Unis.

À travers plus d'une quarantaine de pays, il aborde les différents aspects de l'Afrique : les hommes et leur mode de vie, la politique et les conflits, les traditions.

Si l'Afrique demeure son terrain de prédilection, Pascal Maitre a également réalisé plusieurs photoreportages dans d'autres régions du monde, notamment au Proche-Orient, en Amérique du Sud et en Sibérie.

Depuis 1985, il couvre l'Afghanistan : les moudjahidine contre les Russes, Kaboul en 1992, Bamiyan et les Bouddhas géants en 1996, le commandant Massoud en 1998.

<http://www.pascalmaitre.fr>

BIBLIOGRAPHIE

QUAND L'AFRIQUE S'ÉCLAIRERA
éditions Lammerhuber, 2017.

BAOBAB, L'ARBRE MAGIQUE
éditions Lammerhuber, 2017.

INCROYABLE AFRIQUE
éditions Lammerhuber / Unesco, 2013.

MADAGASCAR, VOYAGE DANS UN MONDE À PART
éditions Vents de Sable, 2011.

LA FRANCE DU RUGBY
avec Pierre Ballester, éditions du Panama, 2006.

SAHARA, L'ÉCONOMIE DU RIEN
avec Michael Stuhrenberg, Actes Sud, 2006.

MON AFRIQUE
éditions Aperture, 2000 ; sous le titre *Au cœur de l'Afrique*, éditions Vents de Sable, 2001.



DISTINCTIONS

2018 - **Photography Award of the Business London School**, pour « Quand l'Afrique s'éclairera ».

2016 - **Prix AFD/Polka Magazine** du meilleur projet de reportage pour « Quand l'Afrique s'éclairera ».

2015 - **Visa d'or d'honneur du Figaro Magazine** au festival de photojournalisme Visa pour l'Image - Perpignan pour l'ensemble de sa carrière.

2014 - Nommé **Ambassadeur Canon**.

2013 - **Prix International Planète Albert Kahn**, qui récompense chaque année un photographe reconnu pour ses qualités humanistes et dont le travail aura marqué son époque.

2011 - Lauréat de la **Bourse Fnac** à la création photographique d'auteur.

2011 - **Society of Environmental Journalists SEJ's Award** for Outstanding In-depth Reporting, Large Market Second Place, pour le sujet « Madagascar's Pierced Heart », *National Geographic Magazine*, septembre 2010.

2010 - **Photojournalism National Magazine Award** USA, pour le sujet « Shattered Somalia », *National Geographic Magazine*, septembre 2009.

2002 - **Prix Fuji Magazine**.

EXPOSITIONS

Festival Visa pour l'Image - Perpignan, 8 expositions.

La Gacilly - Baden, 2018, « Visions d'Afrique »

Maison européenne de la photographie (MEP), Paris, 2017 : « Quand l'Afrique s'éclairera ».

Le Kiosque, Vannes, 2016 : « Afrique(s) ».

La Gacilly, Festival Peuples et Nature, 2010, 2016.

Schleswig, Allemagne, 2015 : « Amazing Africa ».

Maison de la Photographie, La Gacilly, 2014.

Maison européenne de la photographie (MEP), Paris, 2014 : « Afrique(s) ».

Musée d'histoire naturelle de Vienne, 2012 : exposition sur l'Afrique.

Fnac Montparnasse, Paris, 2012 : « Somalie, 10 ans de reportage ».

Galerie Cosmos, Paris, 2010 : exposition « Nuit et Somalie ».

Musée de géologie, Moscou, 2006 : rétrospective personnelle sur l'Afrique.

Musée des Cordeliers, Châteauroux, 2006 : « Regard d'un Indrien sur le monde ».

Club Millenium, Paris, 2005 : « Au cœur de l'Afrique ».

Pékin, 2004 : exposition dans la Cité interdite avec 11 photographes étrangers.

Schleswig, Allemagne, 2002 : « In Africa ».

Milan, Italie, 2002 : « Africa ».

PASCAL MAITRE

SEULEMENT HUMAINS

**exposition photographique
du 7 juillet au 11 octobre 2018
exposition ouverte tous les jours, de 10h à 19h**

TARIFS

Tarif expo 15 €

Tarif étudiant (-26 ans et sur présentation de la carte d'étudiant) : 10€

Tarif enfant (de 6 à 18 ans) : 7 €

Tarif chômeurs, + 65 ans & handicapés : 12 €

Tarif scolaire : 7 €

Gratuit pour les - 6 ans

www.lagrandearche.fr

[#lagrandearche](https://twitter.com/lagrandearche)

TRANSPORTS EN COMMUN

RER A, Transilien & Tramway : Arrêt La Défense Grande Arche

MÉTRO : ligne 1 - arrêt la Défense Grande Arche

BUS : 141 / 144 / 159 / 246 / 272 / 275 / 378 / 262 / 161 / 174 / 360 / 160 / 258 / 541 / 73

PARKING Centre Commercial P1 et P2

CONTACTS PRESSE

TOIT DE LA GRANDE ARCHE

MY RP / BPFConseil

Béatrice Parrinello-Froment & Justine Germond

beatriceparrinello@bpfconseil.com

justine@bpfconseil.com

06 63 72 16 06

ARCHE DU PHOTOJOURNALISME

2e BUREAU

Sylvie Grumbach, Martial Hobeniche, Clémence Anezot

archeduphotojournalisme@2e-bureau.com

01 42 33 93 18

www.2e-bureau.com